

La noblesse, entre éternité et temporalité éphémère (France, XIXe siècle)

Autor(en): **Brelot, Claude-Isabelle**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **4 (1997)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-13970>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA NOBLESSE, ENTRE ÉTERNITÉ ET TEMPORALITÉ ÉPHÉMÈRE (FRANCE, XIXE SIÈCLE)

CLAUDE-ISABELLE BRELOT

Que ne sait-on pas sur l'usage que font les nobles de leur temps! «Classe de loisir», ils se distinguent par leur consommation du temps: oisifs, ils sont riches de temps libre.¹ Cette richesse n'est pas fatalité, car l'éducation première apprend à l'enfant à orner le temps libre de tous les agréments des arts, de la culture ou de la conversation. La vie sociale du groupe brise d'ailleurs la monotonie répétitive des jours dans une itinérance toute aristocratique, au rythme des saisons, entre ville et campagne, du Carnaval à la Saint-Hubert.² La vie noble, qui repose sur une surconsommation ostentatoire de temps et d'espace,³ structure les relations entre ville et campagne comme entre Paris et province.

À elle seule, cette surconsommation explique les besoins des élites, soucieuses de se déplacer au prix d'une moindre fatigue et donc, parfois, le plus rapidement possible, encore que le confort s'obtienne longtemps au prix de la lenteur. Mais plus que les innovations techniques – de la mesure du temps à la navigation à vapeur et au chemin de fer –, la Révolution française a désorganisé l'espace-temps noble: les victimes de la Révolution se découvrent totalement dépendantes du temps de l'histoire et les nouveaux convertis s'en remettent à Dieu comme au maître du temps, tandis que séquestre et conquêtes révolutionnaires réduisent leur domination foncière. D'où les défis relevés par la «culture d'ordre»⁴ qui se forge en réponse à la société post-révolutionnaire.

LE DÉFI DE LA CULTURE D'ORDRE: L'ÉTERNITÉ

L'intérêt porté actuellement à la mémoire familiale des noblesses a, certes, largement renouvelé les problématiques: conservations et constructions mémorielles attestent la vitalité d'une mémoire qui, bien loin d'être fossilisée, confère à la noblesse une place décisive dans la reconfiguration des élites dans la société post-révolutionnaire. Thésaurisation des biens de famille, culte du nom, culte du château, culte des ancêtres... autant de comportements qui illustrent combien «les noblesses vivent de leurs mémoires».⁵ Cet inflexionnement récent de l'historiographie, toutefois, a peut-être masqué l'essentiel: la mémoire est requise ■ 89

pour faire la preuve d'une ancienneté qui donne accès à l'immémorialité. Or l'immémorialité défie la mémoire – et donc le temps – et elle prétend à l'éternité. En réponse à l'égalitarisme post-révolutionnaire, la noblesse française donne à voir qu'elle est comme elle était. Le fantasme de l'éternité saisit l'imaginaire collectif. La noblesse le cultive avec complaisance, la sensibilité du premier romantisme se conjuguant avec l'esprit de réaction politique et sociale et le repli sur la sphère familiale. Les familles, libérées de la nécessité de faire leurs preuves pour les chapitres nobles et les honneurs de la cour, se déprennent de la rigueur de leur culture juridique, institutionnelle et historique pour se laisser séduire par la mythologie d'origines plongeant dans la nuit des temps ou surgissant de la chevalerie des Croisades, et pour contribuer ainsi à «l'invention du Moyen Âge». ⁶ L'obsession de l'éternité est désormais la marque de cette culture d'ordre à travers laquelle la noblesse se réinvente dans la société post-révolutionnaire: la domination du temps – privilège symbolique – la fait entrer dans l'éternité. De cette culture d'ordre, la geste de Plessis-les-Vaudreuil est une tardive efflorescence: au château, «le temps s'arrête», et la grande table de pierre autour de laquelle «se renou[e] le cercle de famille [...] à travers désastres et deuils [...] flott[e] dans l'éternité», comme si «le temps ne mordait pas sur elle». ⁷ Et lorsque le lignage quitte son château, c'est l'apocalypse: «le temps l'a rattrapé». N'est-ce pas la force émotionnelle de cette noblesse devenue symbole d'éternité qui explique en partie des fortunes littéraires exceptionnelles, de Stendhal à Proust?

La représentation comme durée éternelle du temps noble, familial et social, ⁸ n'est pas naïveté de bourgeois fasciné; elle est aussi le fait de l'aristocrate épris de l'honneur de sa maison. Tout au long du siècle, «une consommation obsessionnelle d'armoiries» ⁹ démarque non seulement bâtiments, argenterie et bijoux, mais encore tous les objets familiers du décor – cachets, ex-libris, bagues, papier à lettres, enveloppes... Dans un château neuf, à la fin du Second Empire, l'utilisation des armoiries comme motif décoratif affirme la continuité séculaire du lignage, bien que le maître des lieux abandonne dédaigneusement les anciens bâtiments, déclassés en communs. L'héraldomanie élève l'anobli au niveau des lignages les plus anciens, si bien que le blason gomme le temps dans une répétition qui «renoue la chaîne des temps». Signant de ses armoiries la réfection de la chapelle funéraire des Visemal dans une église de village, ¹⁰ Joseph comte Hugon de Poligny rehausse l'éclat de sa maison tout en se posant en amateur éclairé. À l'un des écus de son blason sont les armes de la maison de Poligny dont il entend relever le nom, ce noble plusieurs fois centenaire prétendant à une plus grande profondeur dans le temps. La fiction héraldique laisse flotter un halo d'ancienneté aussi grande que confuse, et la restauration des

maison féodale de Visemal et le lignage anobli par Charles Quint, qui se pose en continuateur.¹¹ L'usage social de l'héraldique est bien ici d'amalgamer toutes les noblesses dans le même halo d'éternité. Faute de privilèges institutionnalisés, la noblesse se pare d'avantages symboliques mais quasi divins: comme Dieu, ses lignages connaissent l'éternité. Ils échappent ainsi à l'anonymat égalitaire du citoyen français, menacé, lui, de complet oubli.

Est-ce à dire que les nobles vivent hors du temps – ce qui serait privilège exorbitant –? Certes non: l'éternité nobiliaire n'est que le mythe fondateur qui légitime le groupe. Elle donne sens à l'histoire individuelle, précisément lorsque s'impose la contrainte du temps. Le temps noble n'est pas plat. Il le devient parfois, au fil de ces interminables dimanches où toute activité profane est bannie et où la lecture de la Bible n'est interrompue que par les pauvres qui frappent à la porte,¹² ou dans ces mornes hivers qu'un revers de fortune condamne le hobereau à passer à la campagne dans l'isolement; alors l'inertie du temps, bien loin d'être l'éternité, annonce l'ennui, quand ce n'est pas le déclassement, voire la mort. C'est bien plutôt la répétition des loisirs saisonniers qui contribue à construire la conscience de la longue durée: c'est parce qu'on séjourne chaque année dans le même château, à la même saison, en y retrouvant les mêmes parents, les mêmes amis, les mêmes domestiques, que le temps «s'arrête».

La vie noble a ainsi ses moments d'éternité: perfection d'une soirée de musique entre amateurs au plus fort du carnaval, instants de plénitude des retrouvailles familiales qui ponctuent la vie de château. «On est si heureux à la campagne avec les gens qu'on aime, la vie est si tranquille et si agréable! On oublie facilement le mauvais temps, tous autour d'un bon feu. Les lièvres sont si tendres, les bécasses si grasses, les gaufres si chaudes et les bostons si gais!» «Si on pouvait faire un rêve de bonheur en ce monde, ce serait certainement de vivre ainsi à la campagne en famille.»¹³ Bien avant les croisières de la Belle Époque et l'ennui distingué des salons de Proust, les nobles font l'expérience de la jouissance que donne la légèreté d'une vie gaspillée hors de l'espace et du temps. Ces épisodes rêvés sont donc l'objet d'une forte idéalisation, après la mort des êtres chers et au soir de la vie. Mais, à lire les témoignages pris sur le vif, la mondanité se vit sur un rythme effréné. Toute provinciale qu'elles soient, c'est épuisées, amaigries ou même malades que les «merveilleuses» de Besançon arrivent au mercredi des Cendres en 1811. Le tourbillon des bals, grandes assemblées, soirées diverses, spectacles et nuits blanches les surmènent au point que maris et parents dénoncent ces «crises de plaisir» qui compromettent leur santé et leur font oublier leurs devoirs maternels.¹⁴ Au moment où la noblesse s'impose comme modèle du savoir-vivre, du bon goût et de la distinction, au moment où se reconstitue la vie sociale des élites, après le retour des émigrés, la mondanité anticipe avec le rythme endiablé des carnivals ■ 91

citadins. Paradoxalement, c'est dans la restauration de la sociabilité traditionnelle des salons que la noblesse post-révolutionnaire réussit son acculturation précoce et collective aux impulsions de la temporalité éphémère.

Si le rythme de l'existence s'accélère après l'entrée dans le monde d'une jeune fille, ce changement s'inscrit dans la logique de la mondanité et sert les visées matrimoniales de ses parents. C'est aussi dans la poursuite des alliances étrangères et dans la continuité des stratégies foncières et de la restauration des fortunes, au lendemain du choc révolutionnaire, que s'inscrivent les inflexions de la durée. Avant toute innovation technique et dès les premières décennies du XIXe siècle, le contentieux créé par la Révolution française, dont les effets retardés se font durablement sentir, impose à lui seul l'adoption d'un rythme d'existence différent, à la fois plus vif, plus individualiste et prenant bien des libertés avec le calendrier mondain. Ainsi en va-t-il du prince d'Arenberg, prince du Saint Empire attaché aux usages des cours allemandes mais contraint d'adopter la rapidité comme mode de vie pour maintenir des relations suivies avec son lignage tout en s'adaptant à la recomposition d'un patrimoine bouleversé par la Révolution française et par la médiatisation des princes allemands.

LA RAPIDITÉ: NAISSANCE À LA MODERNITÉ POST-RÉVOLUTIONNAIRE

En 1848 donc s'accélère le rythme de la vie de Pierre d'Arenberg, chef de la branche française de sa maison.¹⁵ Cet homme que les Comtois, un quart de siècle plus tôt, à la prise de possession de ses biens, avaient jugé froid, volontaire et distant, tombe à 58 ans dans «une inépuisable agitation» qui irrite son beau-père. Sous le coup des journées de février 1848, ses décisions se succèdent à un rythme saccadé et inversent définitivement le cours de son existence. Lui qui avait opté en 1822 pour un majorat-pairie en France, il quitte en quelques jours Paris pour Bruxelles, décide pour sa fille de 18 ans d'un mariage étranger, en Allemagne ou en Belgique, et se rapproche de la cour de Bruxelles et des cours allemandes, jugeant sans doute irrémédiable la situation de la France. Le ci-devant Pair de France retrouve les itinérances d'un prince du Saint Empire. Le 14 mars 1848, il «fuit la France» après avoir réglé ses affaires, annonçant par un domestique son arrivée à Bruxelles en chemin de fer et avec toute sa maison – trois enfants, un précepteur, une gouvernante et cinq domestiques – et demandant l'hospitalité à l'hôtel d'Arenberg à son frère le Duc Prosper, chef de la branche belge. Le 5 mai, toujours par le rail, il est à Münster pour y visiter le gymnase avant de pousser jusqu'à Potsdam et Berlin et de revenir par le même chemin à

filles Marie, toujours en recherche d'un collège pour l'éducation de ses fils. Le 22 juin, il retrouve l'hôtel d'Arenberg mais repart une semaine plus tard à Ostende où ses enfants prennent des bains de mer avec leurs cousins. De là il se rend à Londres huit jours avant de s'installer à Bruxelles à l'hôtel d'Isenghien qu'il loue à son frère à la mi-septembre. D'octobre à décembre se succèdent des allers et retours entre la Belgique, Paris et Maffliers,¹⁷ en Normandie, où il confie Marie à ses beaux-parents pour un court séjour.

L'année 1849 est presque aussi agitée. Les trajets entre la France et la Belgique reprennent avec le printemps sur un rythme au moins mensuel: ses deux fils sont en pension à Brugelette¹⁸ où ils font leur première communion en présence de leur père; à Paris, il fait quelques ouvertures en vue du mariage de Marie, conduite à Maffliers chez ses grands-parents maternels. La fébrilité culmine de juin à août. Fin juin, abandon imprévu de Menetou,¹⁹ bien à contre-cœur, la famille de Mérode réclamant sa venue à Bruxelles pour les ouvertures du mariage, le 25 juin Bruxelles puis Enghien, Brugelette le 5 juillet, Bruxelles le 6 pour une entrevue avec la comtesse puis avec Charles de Mérode, le 8 départ, le 16 Maffliers, le 20 Menetou, le 2 août Paris puis à nouveau Maffliers, le 4 Brugelette, le 5 Bruxelles puis Enghien et de nouveau Bruxelles... où le prince crache le sang trois jours. Le 20 août nouveau départ «avec le convoi spécial de la maison», via Brugelette, pour Paris, où s'achèvera la négociation du mariage. Cet épisode clos, le prince poursuit une existence européenne, avec son second mariage à Vienne et de fréquents séjours en Italie, où sa sœur est mariée au prince Aldobrandini.

En dépit des facilités du chemin de fer et de la poste, le temps n'est pas parfaitement dominé. Les techniques ne sont pas à la mesure du cosmopolitisme aristocratique. L'assise européenne des affections et des intérêts matériels du prince lui impose grande fatigue et soucis nombreux. Depuis son veuvage, il se sent isolé en France loin de son frère et de sa belle-sœur; il n'y voit plus d'avenir possible pour ses enfants et se replie sur la Belgique et les cours allemandes au risque de mécontenter ses beaux-parents, qui préféreraient voir leur petite-fille établie en France. Le rythme rapide auquel il vit trahit le drame profond d'un prince germanique qui subit les événements politiques et que ses intérêts fonciers ne suffisent pas à retenir dans une nation républicaine. Victoire du temps – victoire momentanée, toutefois – puisque son fils le prince Auguste, mieux servi que lui par l'évolution des techniques, maîtrisera le triple rôle de citoyen français, de prince européen et de chevalier de l'aventure coloniale en Afrique.

Plus encore que la restauration des familles et des personnes, l'intériorisation des valeurs que sont mérite et utilité sociale apparaît comme le principal facteur d'accélération. Pressé – car besogneux – est le noble érudit qui se soucie de ■ 93

concilier mondanité, sociabilité et recherche savante.²⁰ L'évolution s'achève avec l'entrée dans le travail salarié: le noble alors ne maintient statut, relations qu'au prix d'une lutte contre le temps qui seule permet de satisfaire à des exigences contradictoires. Devenu maître de forges en 1834, Léonce marquis de Vogüé troque contre un agenda le livre d'or des chasses du château de Thoiry, et ses «barbes» – notes dictées pendant qu'on le rase – prennent désormais la suite des «notes sur les plus longues années de [s]a vie». Et il s'en réjouit, las qu'il est de la monotonie de «cette vie de campagne sans affaire, sans occupation, [qui] a pour [lui] des jours de grand découragement [...]: dessins, visites de voisinage, solennels repas, temps perdu, car la vie, c'est l'activité». À l'usine, au contraire, il «mène la vie [qu'il aime], normale, occupée, agitée». Il s'en grise: en 1843, c'est «au galop» qu'il va visiter la terre de La Verrerie, sitôt reçue une lettre annonçant sa mise en vente; à minuit 3/4, l'achat est conclu. Dorénavant il incarne la grande noblesse soucieuse autant de «son utilité dans la société» que de «son honneur».²¹ Le cumul des exigences – honneur et méritocratie – et la concurrence des modèles rivaux – mondain, savant, entrepreneurial et politique – font basculer les élites traditionnelles hors de l'inertie répétitive du temps immémorial. La modernisation des comportements, avivée par la complexité croissante d'une élite compartimentée, s'opère ainsi entre 1820 et 1880, aux risques et périls d'une temporalité éphémère. Quant aux notables politiques, c'est bien «en temps réel» qu'ils doivent conduire les campagnes électorales. C'est plus tardivement que les contraintes de la gestion conduisent la noblesse à la rapidité comme mode de vie. Longtemps, en effet, la gestion des fortunes est restée organisée dans le but de surmonter les inconvénients de la richesse – dispersion et absence forcée. Le recours aux régisseurs, aux hommes d'affaires, voire aux agents de change, l'abondance du personnel voué à la gestion et à la surveillance, l'embauche momentanée des journaliers et des femmes de peine confère à l'œil du maître un don d'ubiquité qui représente une économie de temps aussi considérable que coûteuse. La survie du groupe se fait au prix d'une surconsommation de main-d'œuvre et d'espace qui vaut gain de temps. Reste que cette coûteuse organisation est hors de portée de la noblesse provinciale, condamnée à des actes de présence répétés. Ninon d'Ouessières, sous la Restauration, s'épuise dans la gestion de propriétés dispersées entre le vignoble d'Arbois et les bois de Haute-Saône. Perception des fermages, surveillance des vigneronns, vente des récoltes, marchés avec les maîtres de forges, poursuite des auteurs de délits forestiers, conflits avec les fermiers impécunieux, saisies, procès: «Je passe ma vie à m'agiter avec des mécréants et des fripons pour [...] les friponneries de tous genres et de toutes espèces contre lesquelles j'ai toujours l'épée à la main; enfin c'est l'hydre aux cent têtes... Je coupe, je tranche et j'en vois toujours autant, c'est un véritable [cauchemar] que je supporte seule en

criant, en me débattant; pendant ce temps-là, [mon mari] pose majestueusement sur le banc de monsieur Petitjean, sans me prêter aide ni assistance [...].»²² Les femmes aussi connaissent la contrainte du temps. Et lorsqu'un *gentleman farmer* reprend ses terres en faire-valoir direct, sa jeune épouse peine à mener de front conduite du train de maison, éducation des enfants, travaux agricoles et transactions au marché. Ainsi hommes et femmes font l'expérience du réveil au petit matin, qui pour se rendre au marché, qui pour faire les confitures de groseille, qui pour marquer les bois. L'acculturation est alors moins embourgeoisement qu'intériorisation des rythmes rapides d'un travail qui s'impose. Bref, la remise en ordre des fortunes implique dès le début du siècle la contrainte du temps court: placements mobiliers et reports à la Bourse expliquent le rythme soutenu et régulier que prend la correspondance échangée dans les années 1820 entre agents de change, hommes d'affaires et donneurs d'ordres que sont les gentilshommes provinciaux.²³ Projets de budget et feuilles de comptes s'accumulent dans la précipitation et l'inquiétude. Quant aux plus grandes fortunes, à la fin du siècle, elles obligent à la présence réelle: la comptabilité, dès lors, ne vise plus à vérifier l'honnêteté des régisseurs, mais à juguler la baisse du profit rentier.²⁴

*

L'usage que fait de son temps la noblesse conduit à une nouvelle lecture des sources. Certes, mémoires, souvenirs et éphémérides jalonnent et illustrent le combat de la mémoire contre l'oubli. Plus profondément, sans doute, ils traduisent le trouble jeté par l'accélération du temps. Éphémérides du Premier Empire, carnets de la Restauration, agendas des années 1860, tous ont fonction de conjurer la précipitation qui entraîne l'oubli et de maîtriser le rythme trop rapide de la vie. Fascinants au premier abord, mais bien souvent abandonnés ensuite, ils valent moins par leur contenu que par ce qu'ils apprennent de la gestion du temps. Si l'agenda féminin reste proche du carnet de bal ou du livre de famille, l'agenda masculin, lui, est instrument moderne de l'organisation et de la maîtrise du temps. L'éphéméride joue le rôle d'un registre journal de la comptabilité domestique. Quant aux correspondances – aux messages infiniment répétitifs –, elles témoignent avant tout de la périodicité de l'expression dans l'affection ou dans l'amitié.

Ainsi analysés, les usages sociaux du temps apparaissent nettement périodisés. C'est bien avant la révolution des transports, des années 1780 aux années 1840, que les élites se familiarisent avec une temporalité éphémère qu'elles n'avaient découvert jusque là que dans les intrigues des cours et les aléas politiques. À cette perturbation qu'aggrave le choc révolutionnaire répond le mythe de l'immémorialité dans lequel l'aristocratie de la Belle Époque ■ 95

confirma sa légitimité. Le rapport au temps trahit également les nouvelles hiérarchies nobles. La rapidité est le propre de ceux qui réussissent à jouer avec le temps, entre vitesse et «vacuité de l'espace et du temps»,²⁵ conciliant rythmes mondains, sessions parlementaires, gestion foncière, urgences économiques, vie familiale et contraintes éducatives et qui maîtrisent dans l'excellence appartenances multiples, intériorisation de valeurs contradictoires, acculturation de l'*habitus* noble et de l'*habitus* citadin.²⁶ Les nouvelles noblesses, elles, opposent la geste éclatante de l'anobli à la brièveté de leur généalogie.²⁷ L'appauvrissement, enfin, est scellé par la fatalité d'un ennui si lourd qu'il n'a point de fin et par l'inertie d'un temps plat, quand il ne provoque pas l'affolement d'une correspondance désordonnée. Reste que le mythe de l'éternité noble offre aux premiers un moyen supplémentaire de s'affirmer, et aux derniers une compensation symbolique. Il est donc bien le ciment d'une culture d'ordre et d'une noblesse réinventée.

Notes

- 1 Alain Corbin, «Du loisir cultivé à la classe de loisir», in Alain Corbin (éd.), *L'avènement des loisirs (1850–1960)*, Paris/Rome, 1995, 56–80.
- 2 Claude-Isabelle Brelot, «Itinérances nobles: la noblesse et la maîtrise de l'espace, entre ville et château, au XIXe siècle», in Claude-Isabelle Brelot, *Noblesses et villes (1780–1950). Actes du colloque de Tours, 17–19 mars 1994*, Tours 1995, 95–105.
- 3 Monique de Saint Martin, «L'espace urbain et les reclassements des descendants de la noblesse», in Claude-Isabelle Brelot, *Noblesses et villes (1780–1950)*, 285.
- 4 Claude-Isabelle Brelot, *La noblesse réinventée. Nobles de Franche-Comté de 1814 à 1870*, Besançon 1992, 1243 p.
- 5 Marc Bloch et Lucien Febvre, «Enquêtes. Les noblesses. Reconnaissance générale du terrain», *Annales d'histoire économique et sociale* 8 (1936), 238; Éric Mension-Rigau, *Aristocrates et grands bourgeois. Éducation, tradition, valeurs*, Paris 1994, 22, 93, 197, 411; Béatrice Le Wita, *Ni vue ni connue. Approche ethnographique de la culture bourgeoise*, Paris 1988, 200 p.
- 6 Christian Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, Paris 1996, 316 p.
- 7 Jean d'Ormesson, *Au plaisir de Dieu*, Paris Gallimard, 1974, chapitre 4 notamment.
- 8 Pierre Bourdieu, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris 1979, 78–79.
- 9 Roger Baur, *La maison de Bonneval: destins et fortunes d'un lignage de la «noblesse seconde» des Guerres de religion au début de la Troisième République*, Université de Paris IV-Sorbonne, thèse pour le doctorat, 1994, vol. 3, 861, 878, 929, 946, 960.
- 10 Rahon, canton de Chaussin, arrondissement de Dole, département du Jura; Claude-Isabelle Brelot, *La noblesse réinventée*, vol 2, 846–847.
- 11 Illustration symbolique de la thèse de Lucien Febvre, *Philippe II et la Franche-Comté. Étude d'histoire politique, religieuse et sociale*, Paris 1912, 807 p.
- 12 Claude-Isabelle Brelot, *La noblesse réinventée*, vol. 2, 648 et 792.
- 13 Claude-Isabelle Brelot, *La noblesse réinventée*, vol. 2, 783.
- 14 Claude-Isabelle Brelot, *La noblesse réinventée*, vol 2, 740 et 752.
- 15 Archives de la maison d'Arenberg; les cotes Corr. LL 27, Corr. PL 10, Corr. 42/4/II 1 et 42/7/II 1 rassemblent la correspondance échangée, des années 1810 aux années 1860, entre

- le prince Pierre d'Arenberg, d'une part, et, d'autre part, son frère le Duc Prosper d'Arenberg, chef de la maison et de la branche belge, et sa femme. Je prie le prince Léopold d'Arenberg, qui a bien voulu m'ouvrir ce fonds, de trouver ici l'expression de ma vive gratitude. *De blinde Hertog, Louis-Engelbert Van Arenberg (1750–1820)* [catalogue d'exposition], Louvain 1996, 208 p.
- 16 Enghien, arrondissement de Soignies, Hainaut; Heverlee, arrondissement de Louvain, Brabant, actuellement commune limitrophe de Leuven (Belgique), propriétés du Duc Prosper.
 - 17 Maffliers, canton d'Écouen, arrondissement de Pontoise, département de Seine-et-Oise.
 - 18 Brugelette, arrondissement d'Ath, Hainaut, Belgique.
 - 19 Menetou-Salon, canton de Saint-Martin d'Auxigny, département du Cher; Valérie Sadet, *Les Princes d'Arenberg et leur domaine de Menetou-Salon (Cher) (1792–1914)*, Université de Tours, mémoire pour la maîtrise en histoire contemporaine sous notre direction, 1994, 187 ff.
 - 20 Jean-Pierre Chaline, *Sociabilité et érudition: les sociétés savantes en France au XIXe siècle*, Paris 1995.
 - 21 Archives nationales, Fonds de Vogüé, non classé, cité par Fabrice Cardon, *Châtelain et entrepreneur, Léonce Louis Melchior de Vogüé*, Université de Tours, mémoire pour la maîtrise en histoire contemporaine sous notre direction, 1996, 56, 226, 235, 241 et 341. Tous les lieux cités sont situés dans le département du Cher.
 - 22 Claude-Isabelle BreLOT, *La noblesse réinventée*, vol 1, 319–320.
 - 23 Claude-Isabelle BreLOT, *La noblesse réinventée*, vol 1, 489.
 - 24 François Lalliard, *La fortune des Berthier, Princes de Wagram (1808–1918)*, Université Paris X-Nanterre, thèse pour le doctorat 1997, 400–403.
 - 25 Alain Corbin, «Du loisir cultivé à la classe de loisir», 62.
 - 26 Yves Grafmeyer, Isaac Joseph (éd.), *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris 1979, 335 p.
 - 27 Nathalie Petiteau, *Les anoblis du Premier Empire et leur postérité: une identité perdue? (1808–1914)*, Université de Tours, thèse pour le doctorat, 1995, vol. 3, 567–578.

ZUSAMMENFASSUNG

DER FRANZÖSISCHE ADEL: VON DER EWIGKEIT IN DIE VERGÄNGLICHKEIT (19. JAHRHUNDERT)

Der Adel hat eine besondere, eine stark symbolische Beziehung zur Zeit. Einerseits verlangt die adlige Soziabilität nach einer eigenen Rhythmisierung, die von der mondänen Karnevalszeit über die Reisen und Badekuren bis hin zum Leben auf dem Schloss und der Teilnahme an der Treibjagd von Saint-Hubert viele Aktivitäten umfasst. Andererseits will sich diese Klasse des Müßiggangs und der Zeitverschwendung unsterblich wissen: Über alle Jahrhunderte hin beharrt der Adel darauf, die Zeit zu dominieren, die Zeit zu negieren.

Die Besessenheit nach Ewigkeit ist Markenzeichen dieser Kultur der strengen Ordnung (culture de l'ordre); in ihr erfindet sich der Adel in der nachrevolutionären Gesellschaft von neuem. Die Vorstellung einer adligen, sowohl fami- ■ 97

lial wie sozial ewig währenden Zeit wird auch in einer wahnhaften heraldischen Tradition manifest. Ohne institutionalisierte Privilegien schmückt sich der Adel vorwiegend mit symbolischem, gleichsam göttlichem Glanz: Gottgleich reichen die adligen Stammbäume in die Ewigkeit, wodurch sie auch der egalitären Anonymität des französischen Citoyen entkommen, der vom vollständigen Vergessen bedroht ist. Das Bewusstsein einer «longue durée» konstruiert sich ebenfalls in der Wiederholung der saisonalen Rhythmen. Weil man sich jedes Jahr zur selben Jahreszeit mit denselben Eltern, denselben Freunden und denselben Dienstleuten im selben Schloss einfindet, bleibt die Zeit stehen.

Eignet sich die adlige Zeit den schnelleren Rhythmus des 19. Jahrhunderts also niemals an? Eine erneute Lektüre von Terminkalendern und von jeglicher Idealisierung fern stehender Alltagskorrespondenz erlaubt genauer zu bestimmen, in welchen Momenten und in welchen Perioden die Schnelligkeit als Lebensart adaptiert wurde. Weil die kosmopolitische Aristokratie über die entsprechenden Techniken nicht verfügte, musste Prinz Pierre d'Arenberg, Oberhaupt des französischen Zweigs der von Arenberg, seinen Tagesrhythmus beschleunigen, was er mit zunehmender Müdigkeit bezahlte. Auch die Übernahme von neuen Werten wie Erfolg oder gesellschaftliche Nützlichkeit bewirkte eine Beschleunigung: Léonce Marquis de Vogüé liebte sein bewegtes Leben als neuer Besitzer von Eisenhüttenwerken.

Die mit den adligen Lebenswelten konkurrierenden Lebensmodelle der Welt erfahrenheit, der Wissenschaft, des Unternehmertums oder der Politik bringen die traditionellen Eliten ausserhalb ihrer repetitiven, unberührbaren und unsterblichen Zeitrhythmen ins Wanken. Mit dem Risiko, einer zeitlichen Vergänglichkeit anheimzufallen, erfuhren die adligen Verhaltensweisen zwischen 1800 und 1860 eine Modernisierung: Erst spät also führte der wirtschaftliche Zwang den Adel zur Übernahme einer schnelleren Lebensweise. Noch während langer Zeit erfolgte die adlige Vermögensverwaltung vor allem auf Kosten einer Übernutzung von Arbeitskraft und Boden, durch welche die Zeitverluste wettgemacht werden konnten. In den Provinzen schliesslich blieb dem Adel, gebunden durch die wiederkehrenden Repräsentationspflichten, die Umstellung noch lange fremd. Insgesamt sind die kulturellen Veränderungen im Adel des 19. Jahrhunderts wohl weniger durch eine Verbürgerlichung als vielmehr durch eine Interiorisierung von schnellen, sich aufdrängenden Arbeitsrhythmen gekennzeichnet.

(Übersetzung: Thomas Hildbrand)